

Série : Histoire de l'Église
Leçon 27 : La réforme en Allemagne
Martin Luther (1483-1546) – Partie 1

Prêché mercredi le 22 juillet 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 27 : La réforme en Allemagne – Martin Luther (1483-1546)

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans son « Précis d'histoire de l'Église », J.-M. Nicole introduit la réforme de la manière suivante :

« On considère souvent que le mécontentement provoqué par la corruption du clergé est la cause principale de la Réforme. Assurément, malgré certaines exceptions louables, le bas-clergé était en général grossier, ignorant, immoral, et le haut-clergé se discréditait par son ambition, sa mondanité et son avarice. Une série sinistre de mauvais papes avaient scandalisé la chrétienté.

Cependant, tout cela n'aurait pas été suffisant pour provoquer la Réforme. C'est l'étude de la Bible qui apparaît comme la cause profonde de la Réforme, avant d'en être le résultat. En face des exigences du Dieu saint de l'Écriture, beaucoup sentent qu'ils ne peuvent être sauvés par les maigres mérites que l'Église leur propose d'acquérir. La comparaison entre la vérité scripturaire et l'enseignement officiel précipite le mouvement.

De plus, quelques circonstances favorables doivent être mentionnées. Les princes,

à peu près affranchis du joug papal, peuvent introduire des réformes religieuses dans leurs états.

La renaissance littéraire, contrecoup inattendu de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, avait remis en honneur l'étude du grec. Érasme de Rotterdam (1467-1536), malgré sa timidité et son incompréhension pour les idées de Luther, a fait œuvre de précurseur. De même Jean Reuchlin (1455-1522) a ouvert la voie à la connaissance de l'hébreu.

L'invention de l'imprimerie, en 1450 par Gutenberg à Mayence a permis la diffusion sur une grande échelle et à bas prix de la Parole de Dieu et des ouvrages des Réformateurs.

Enfin il ne faut pas oublier que ceux-ci travaillaient sur le sol déjà labouré par leurs précurseurs, Valdo, Wycliffe, Hus, Jérôme de Prague, que partout en Europe il y avait de petits groupes de croyants évangéliques et que le terrain était ainsi préparé pour un mouvement d'envergure mondiale.

I) MARTIN LUTHER : LA PRÉPARATION À LA LUTTE

Il existe peu de récits aussi captivants que ceux qui constituent la plupart des biographies de Martin Luther ; il en est peu où il soit plus malaisé de séparer l'exacte vérité d'avec ce qui y a été ajouté par l'imagination ou par le désir d'insérer la note pittoresque dans un exposé rendu austère par la nature même du sujet, et complexe à cause de la psychologie très spéciale du grand réformateur.

La plupart des biographes ont trouvé commode de puiser dans les *Tischreden (Propos de table)*, recueillis par les admirateurs de Luther après sa mort. Celui-ci avait l'habitude, surtout les dernières années de sa vie, de tenir table ouverte, au grand désespoir de sa femme, la parcimonieuse Catherine de Bora.

Grand causeur, il prenait plaisir à diriger la conversation, qu'il agrémentait volontiers en contant des souvenirs personnels, empruntés essentiellement à ses années de jeunesse. Sans y mettre la moindre prétention historique, il se laissait aller, en toute sincérité, à enjoliver les anecdotes, y introduisant des détails romanesques ou passionnés, propres à captiver ses commensaux.

Ceux-ci les écoutaient avec ferveur, les notaient en les embellissant à leur tour, et finirent par les collectionner dans un recueil qu'on serait porté à considérer comme authentique, mais qui s'est mué en une sorte de biographie romancée. Dans ce qui va suivre on se bornera à ce qui paraît historiquement exact et à expliquer, par des faits, la remarquable évolution de cet homme, sorti des profondes ténèbres de l'erreur pour devenir non seulement un monument de la grâce de Dieu, mais aussi, dans sa main, un instrument puissant en vue de l'anéantissement des doctrines les plus fausses, accumulées au cours des siècles.

Né à Eisleben en Saxe le 10 novembre 1483, dans une famille de mineurs qui se fixa plus tard à Mansfeld, Martin Luther vécut, semble-t-il, une enfance assez dure. Son père dut arriver pourtant à une certaine aisance, puisque, ayant remarqué les brillantes qualités intellectuelles de son fils, il put l'envoyer, quand il eut quatorze ans, à Magdebourg, afin d'y parfaire ses études.

Il les poursuivit à l'université d'Erfurt, dans la faculté de droit, où il trouva une bibliothèque bien fournie ; mais il avait vingt ans déjà quand il mit la main sur la Bible, qu'il n'avait jamais vue. Il la parcourut avec curiosité, avec intérêt même, mais sans, pour l'instant, en assimiler le contenu ; elle parlait à son intelligence, non à son cœur.

Petit à petit cependant, il mit plus de sérieux à sa lecture, si bien que, dès le jour où il coiffa le bonnet de docteur, il se demanda s'il avait raison d'embrasser la carrière juridique, selon le vœu de sa famille, puisqu'elle ne lui permettrait pas de concentrer toutes ses pensées uniquement sur les choses de Dieu.

En proie à ces scrupules, profondément tourmenté dans son âme par le sentiment de ses péchés, il résolut brusquement d'entrer dans un couvent d'Augustins, où, espérait-il, il rencontrerait la réponse à toutes les questions qui se posaient à lui, cela malgré l'opposition de son père qui lui rappela que, selon l'Écriture Sainte elle-même, les enfants doivent obéissance à leurs parents. Dans la décision de Luther il y eut une direction providentielle : à côté de l'étude des œuvres du patron de l'ordre, dont on connaît la piété éclairée, on recommandait aux moines la lecture de l'Écriture Sainte.

Le jeune homme croyait trouver au couvent l'exemple d'une vie sainte et cette paix de l'âme qu'il recherchait avec tant de zèle. Mais, au lieu de mœurs pures, il eut sous les yeux le spectacle de désordres de toute espèce.

L'ardeur de son tempérament le porta à s'appliquer à la lettre, à exagérer même les duretés du régime imposé aux novices. Harcelé par la crainte d'avoir à paraître devant Dieu, alors qu'il s'en savait incapable par lui-même à cause de son état de péché, il se serait volontiers écrié comme l'apôtre : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7:24).

Il avait cependant la ferme conviction que ces mortifications constitueraient un grand mérite aux yeux de Dieu et que ce serait autant de gagné par lui pour le ciel. Mais cela ne comblait pas l'abîme ouvert dans son cœur. Il en fit plus tard l'aveu en ces termes : « J'ai été moine pendant près de vingt ans. Je me suis tourmenté de toutes manières. J'ai prié, j'ai jeûné, j'ai veillé, j'ai souffert le froid jusqu'à me faire mourir.

Et dans toutes ces choses, que cherchais-je, si ce n'est Dieu qui devait regarder à l'austérité de ma vie et à ma fidélité à observer les règles de mon ordre ? Ainsi je vivais dans l'idolâtrie, abusé par des rêveries humaines. Car je ne croyais pas en Christ, je le craignais comme un juge sombre et terrible.

Aussi je me mis en quête d'autres intercesseurs : c'était Marie, c'étaient les saints, c'étaient mes bonnes œuvres et les mérites de l'ordre... Je me croyais irrévocablement perdu chaque fois qu'il s'élevait dans mon âme un désir impur, un mouvement de colère ou de haine... Il n'y avait rien que je ne fisse pour me délivrer de mes angoisses ; je me confessais tous les jours, mais les mêmes tentations se reproduisaient sans cesse ».

Pour comble de maux, les supérieurs du couvent lui enlevèrent sa Bible et lui recommandèrent la lecture de certains docteurs qui, bien loin de remplacer le Livre de Dieu, ne firent qu'accroître ses perplexités et ses angoisses.

C'est pourtant dans ce couvent même, au sein de cette organisation où tout semblait l'éloigner de la vérité, que le Seigneur lui ouvrit les yeux. Staupitz, vicaire-général de l'ordre des Augustins, frappé de l'air défait de son jeune

subordonné, dont il connaissait par ailleurs les mérites remarquables et la piété sincère, lui dit un jour : « Pourquoi, mon frère, t'affliger de ces spéculations et de ces pensées trop hautes ?

Regarde au côté percé du Seigneur Jésus sur la croix, au sang qu'il a répandu pour toi ; c'est là que tu rencontreras la miséricorde de Dieu. Au lieu de te tourmenter à la pensée des fautes que tu as commises, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Mets ta confiance en lui, en sa justice, en son sacrifice expiatoire, consommé par sa mort à la croix. Ne le fuis pas !

Dieu n'est pas contre toi ; c'est toi qui t'éloignes de lui. Prête l'oreille au Fils de Dieu. Il descendit ici-bas sous la forme d'un homme, afin de t'assurer de la faveur divine. Il te dit : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, ... et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10: 27-28).

Et le pieux vicaire ajoutait : « Mon ami, j'ai juré plus d'une fois au Dieu saint de vivre pieusement, mais je n'ai pu tenir mes serments. Aujourd'hui je suis décidé à ne plus faire une promesse semblable, car je sais que je ne la tiendrai pas. Si Dieu refuse de me faire grâce pour l'amour de Jésus Christ, je ne pourrai subsister devant lui ; malgré mes bonnes œuvres, je périrai.

Regarde au sang que Jésus a versé pour toi : c'est là que tu trouveras la grâce de Dieu. Au lieu de te martyriser pour expier tes péchés, confie-toi en lui, accepte pour toi-même le sacrifice qu'il a accompli sur la croix ».

Mais Luther persistait à chercher en lui-même la base de la repentance qu'il savait nécessaire à son salut et répondait aux arguments de son bienveillant interlocuteur, ainsi que le font tant de personnes timides : « Comment puis-je croire à la faveur de Dieu aussi longtemps que je ne suis pas vraiment converti ?

Un changement doit s'opérer en moi avant qu'il puisse me recevoir ». Staupitz montra à Luther que le Seigneur, loin de l'avoir abandonné, le faisait passer par ce chemin de souffrances morales pour se révéler à lui comme un bon et tendre Père qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

D'autre part, un moine âgé lui rendit visite dans sa cellule et, alors que Luther lui parlait de ses doutes, de ses craintes, son confrère lui fit remarquer que la Confession des péchés, si souvent répétée dans les offices, contient cette phrase : « Je crois à la rémission des péchés ». Luther l'avait articulée bien des fois, mais sans jamais se l'appliquer à lui-même. Soudain la lumière se fit dans son cœur et il s'écria : « J'y crois ! » Là-dessus le vieillard répondit : « Dans ce cas, mon frère, rappelle-toi que, selon la voix divine, tes propres péchés sont pardonnés si tu mets ta confiance dans le sacrifice de Christ ».

Le noviciat terminé, Luther reçut la prêtrise. Mais sa haute culture théologique et philosophique, ses dons intellectuels extraordinaires, son éloquence attirèrent l'attention sur lui. Il n'avait pas vingt-cinq ans quand l'université de Wittemberg l'appela à occuper la chaire de professeur de philosophie. Il n'en continuait pas moins à se rattacher à l'ordre des Augustins et habitait toujours le couvent.

Une partie de son enseignement consistait à commenter les Saintes Écritures et c'est ainsi qu'il donna un cours sur les Psaumes, puis entama une étude sur l'épître aux Romains. Or, un jour que, dans l'isolement de sa cellule, il méditait sur la leçon qu'il allait donner, ses yeux tombèrent sur sa Bible, ouverte devant lui, et il y lut ces mots de Rom. 1: 17 « Le juste vivra par la foi » (citation de Hab. 2: 4). Son âme en fut illuminée : il existe donc pour le juste une vie différente de celle que possède le reste des hommes ; cette vie est produite par la foi, reconnaissance par le pécheur de la justice de Dieu, mais aussi du moyen donné par Dieu pour que ce juste puisse se tenir devant lui sans conscience de péché.

L'enseignement de Luther en fut transformé. Jusque-là on avait admiré en lui le professeur éloquent, le savant. Mais maintenant c'est un chrétien que les étudiants avaient devant eux, un chrétien éprouvé par la révélation qu'il avait reçue des vérités fondamentales du christianisme et dont toute la science dérivait dorénavant de la Bible, tandis que, jusque-là, c'est la scolastique desséchante qui en faisait les frais. Ce trésor, il le tirait du tréfonds de son cœur.

Ayant obtenu le grade de licencié en théologie, il dut prêter entre autres le serment suivant : « Je jure de défendre de toutes mes forces la vérité de

l'Évangile ». Cette promesse, il la tint toute sa vie durant, non certes dans l'esprit de ceux qui la lui avaient imposée, mais selon la volonté de Dieu.

Son enseignement reposait sur la Bible seule, de même que sa prédication. Il étudiait avec ferveur les Écritures, les annonçait en toute pureté et en défendait l'intégrité absolue contre l'opposition, d'où qu'elle vînt. Il rendit ainsi à la Parole de vérité la place dont l'avait privée l'Église romaine ; il en condamna, avec la dernière vigueur, l'adulteration, « ce mal qui n'est que grossièrement matériel : on ne l'aperçoit même pas ; on ne s'en émeut point ; on n'en sent point l'effroi ».

Ces paroles ont toute leur valeur aujourd'hui. Et voici encore en quels termes il recommandait plus tard la prédication de la Parole de Dieu : « Ce n'est pas nous qui devons travailler, mais c'est le Seigneur par sa Parole. Les cœurs des hommes sont dans sa main, « comme est l'argile dans la main du potier » (Jér. 18: 6). Nous avons le droit de parler, mais non celui de contraindre. Prêchons ! Le reste appartient à Dieu.

Que gagnerai-je, si je recours à la force ? Des grimaces, une belle apparence, des singeries, l'uniformité figée, l'hypocrisie. Mais il n'y aura ni sincérité, ni foi, ni amour. Tout manque lorsque ces qualités font défaut. Je ne donnerais pas un sou pour remporter une victoire pareille. Notre premier but doit être de gagner le cœur ; voilà pourquoi nous devons prêcher l'Évangile.

Si nous le faisons, nous verrons que la Parole divine produit son effet un jour, puis le lendemain ; et ainsi, petit à petit, les auditeurs abandonneront leurs anciennes pratiques et apprendront à suivre le chemin du Seigneur. Dieu produit, par le moyen de sa Parole, des résultats infiniment plus grands que vous et moi et le monde entier, si nous concertions nos efforts. Dieu saisit le cœur ; voilà la vraie et seule victoire ».

Mais Luther savait aussi la nécessité d'étudier la Bible sous la direction du Saint Esprit et avec le secours du Seigneur. « Il ressort à l'évidence », écrit-il à un ami, « que nous ne saurions comprendre les Saintes Écritures par nos propres moyens ni par la puissance de notre intelligence. Notre devoir élémentaire est de commencer par la prière. Demandez instamment au Seigneur qu'il vous accorde, dans sa riche grâce, de bien saisir la portée de ce qu'il vous révèle. Nul autre ne peut interpréter la Parole divine, sinon

celui qui en est l'auteur, selon qu'il est écrit : « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6: 45 ; cf. És. 54: 13). N'espérez rien obtenir par vos études personnelles, livré à vous-même, ni par votre propre intelligence, si vaste soit-elle. Mettez votre confiance en Dieu et dans les directions de son Esprit. Croyez-en un homme qui a mis cette méthode à l'épreuve ».

Des différends ayant surgi entre l'ordre des Augustins et le Saint-Siège, Luther fut délégué à Rome dans le but de les aplanir. On a fortement exagéré l'influence de ce voyage sur son évolution spirituelle. Il ne manqua pas sans doute d'être douloureusement frappé, comme on l'est encore maintenant, du spectacle des pratiques purement païennes, des superstitions grossières qui s'y étalent dans toute leur laideur, sans compter tous les autres désordres dont la ville était le théâtre.

On ne doit pas oublier qu'à ce moment-là Luther était encore catholique professant, mais que sa conversion avait déjà eu lieu. Ce qu'il retira de son séjour à Rome, c'est la conviction qu'une Réforme complète de l'Église était indispensable. Il y puisa aussi nombre d'expériences qui lui furent des plus utiles dans la suite.

C'était le moment où la vente des indulgences se pratiquait en Allemagne. Luther ne pouvait que s'opposer de toute son énergie à un commerce pareillement néfaste, surtout parce qu'il battait en brèche la doctrine de la justification par la foi. Tetzl, qui dirigeait l'affaire, trouva chez le vaillant Augustin un adversaire acharné et redoutable.

Mais la chose en elle-même n'était pas nouvelle. En 1482 déjà la Sorbonne passa condamnation sur la proposition suivante, qu'on lui avait soumise : « Toute âme est immédiatement délivrée du purgatoire dès l'instant qu'un membre de sa famille dépose dans le tronc une pièce d'argent en vue des réparations à effectuer à l'église de Saint-Pierre ».

La Sorbonne voyait plus clair que les papes du 16^e siècle. Mais, en Allemagne, le mal s'installait, pour ainsi dire, officiellement. À côté de l'hérésie abominable ainsi proclamée, le trafic des indulgences représentait un vrai danger public, en ce qu'il annulait les valeurs morales et consacrait positivement le crime : on vit tel individu en acheter une, fort coûteuse, il est vrai, pour se voir absous d'avance de l'assassinat de son père. Toute sécurité

disparaissait ; la protection des lois n'était plus qu'une affirmation sans portée.

Après avoir prêché, avec une rare éloquence, contre les indulgences, Luther résolut, selon l'habitude courante, de provoquer Tetzl à un débat public sur la question. Dans ce but il afficha à la porte de la cathédrale de Wittemberg 95 thèses qui résumaient l'enseignement de la Bible à ce sujet et, appuyées sur la même autorité, condamnaient impitoyablement l'odieux trafic (31 octobre 1517). En voici quelques-unes :

« 1. Quand notre Maître et Seigneur Jésus Christ dit : « Repentez-vous ! » il entend que la vie tout entière de ses fidèles serviteurs sur la terre soit marquée par un esprit continu de repentance ».

« 6. Le pape ne peut absoudre d'aucune condamnation. Il ne peut que confirmer la rémission, accordée par Dieu lui-même. S'il agit autrement, la condamnation n'en déploie pas moins ses effets ».

« 21. Les commissaires des indulgences sont dans l'erreur lorsqu'ils affirment que l'homme est sauvé par l'indulgence pontificale et libéré de tout châtement ».

« 36. Tout chrétien qui éprouve une vraie repentance à l'égard des péchés qu'il a commis en obtient la rémission, sans le secours des indulgences ».

« 43. Celui qui donne aux pauvres ou prête aux nécessiteux fait là une œuvre plus méritoire que celui qui achète une indulgence ».

« 46. Quiconque n'a pas de superflu est tenu d'employer ce qu'il a pour procurer le nécessaire aux siens, et il ne doit pas gaspiller ce qu'il possède pour acheter des indulgences ».

« 62. Le vrai trésor de l'Église, son bien le plus précieux, c'est l'Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu ».

« 79. C'est un blasphème de dire que la croix aux armes pontificales a autant de puissance que la croix de Christ ».

Aucun champion catholique n'osa se présenter pour discuter les thèses, encore moins pour les réfuter. En revanche, elles se répandirent avec une rapidité extraordinaire. « Au bout de quinze jours », écrit un historien, « toute l'Allemagne les connaissait ; au bout d'un mois on les lisait dans toute la chrétienté, comme si les anges eux-mêmes en avaient été les porteurs. On a peine à se représenter l'agitation qu'elles suscitèrent ».

On les traduisit en hollandais et en espagnol ; un voyageur, dit-on, les mit même en vente à Jérusalem. Les pèlerins, qui affluèrent à Wittemberg pour la Toussaint, contribuèrent pour une large part à cette extraordinaire diffusion.

L'archevêque de Mayence ayant donné la sanction ecclésiastique au trafic honteux des indulgences, Luther lui écrivit : « Nul ne saurait être sauvé par son évêque. C'est à peine si le juste est sauvé et le chemin qui conduit à la vérité est étroit. Pourquoi donc les vendeurs d'indulgences bercent-ils le peuple d'une sécurité charnelle ? Le devoir des évêques n'est-il pas de prêcher l'Évangile et de parler à leurs auditeurs de l'amour du Sauveur ?

Jamais le Seigneur n'a enseigné qu'il fallait prêcher les indulgences ; il nous a enjoins d'annoncer l'Évangile seul. Combien donc c'est chose dangereuse et répréhensible de la part d'un évêque s'il autorise à masquer l'Évangile et à ne parler au peuple que d'indulgences qu'il faut acheter à prix d'argent !

Je supplie Votre Grandeur, au nom du Seigneur Jésus Christ, d'étudier à fond cette question et de donner les ordres nécessaires pour que le peuple apprenne la vérité. Si Votre Grandeur néglige ce devoir, elle sera un jour confondue par d'autres voix qui réfuteront catégoriquement ceux qui prêchent ces fausses doctrines ». L'archevêque ne daigna pas répondre à cette adjuration solennelle.

Le Seigneur protégeait de façon remarquable son fidèle témoin. Luther avait de nombreux partisans et quelques amis fidèles et dévoués. Mais, jusqu'ici, il ne pouvait compter que sur leur appui moral. Quand il s'agissait de lutter, il demeurait seul sur la brèche, où il déployait une énergie indomptable, à tel point que très peu de champions catholiques osaient se mesurer avec lui.

C'est presque seul aussi qu'il avait traversé les années sombres du couvent d'Erfurt. Mais maintenant qu'il avait saisi le salut en Christ, aucune puissance humaine n'eût pu le faire rétrograder : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu », écrit-il, « sont souples d'intelligence et de raisonnement et menés miraculeusement par la main du Seigneur là où justement ils ne veulent pas aller ». Cependant le combat ne faisait que commencer. Satan était à l'œuvre et fourbissait ses armes.

Au sein de l'ordre des Augustins, Luther ne rencontrait que peu l'appui qu'il avait escompté : on redoutait le ressentiment de Tetzl et le discrédit qui en résulterait. Nombre des amis du réformateur ne le soutenaient que mollement, si grande était leur incertitude quant à l'issue des événements.

Luther avait espéré voir relever le gant par de hauts dignitaires de l'Église, par d'illustres philosophes qui, il le souhaitait, se rangeraient à ses côtés. Mais le Seigneur dirigea les circonstances tout autrement. De nouveau l'isolement complet. À distance on lui prodiguait généreusement marques de sympathie et paroles d'encouragement ; mais là s'arrêtait le secours humain.

Aussi, son bel enthousiasme fit place à une déception amère, suivie d'un profond découragement. Il tremblait à la pensée d'avoir contre lui toute l'Église, à laquelle il se rattachait encore. Cet état d'esprit se retrouve tout au long de la carrière de Luther. De nature impulsive, doué d'une foi robuste, d'une confiance illimitée dans la sagesse de Dieu, il ne connaît pas l'obstacle, ne songe pas à le prévoir.

Rien ne l'arrête ; il fonce sur l'ennemi, tête baissée, croyant impossible que le Seigneur ne le fasse arriver à ses fins. Certes il demande moins à conduire les autres qu'à être conduit lui-même par la main de Dieu. Mais quand le chemin s'obstrue, il semble croire que tout est perdu. En fait Luther est avant tout un démolisseur ; il n'a ni trêve ni repos qu'il ne voie le sol jonché de ruines.

Dans son infinie sagesse le Seigneur plaça à ses côtés, dans la personne de Philippe Melancthon, un collaborateur d'une valeur inappréciable. De bonne heure ces deux amis, sentant combien ils avaient besoin l'un de l'autre, se lièrent très étroitement, ce qui faisait dire à Melancthon : « S'il est un homme que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur, c'est Martin Luther ».

Melancthon possédait les plus belles qualités de l'esprit. Doué d'une intelligence vive, d'une remarquable facilité de compréhension, il savait admirablement communiquer à autrui les choses qu'il savait. Surtout il était de cet « esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu » (1 Pierre 3: 4) et ainsi il gagnait tous les cœurs. Cela ne l'empêchait nullement de jouir d'une grande autorité. Il l'emportait sur tous par la profondeur de

ses connaissances, mais la Parole de Dieu était son étude préférée ; dès sa jeunesse il lui consacra une attention diligente ; il rejetait tous les raisonnements humains à son sujet et s'en tenait littéralement aux déclarations de la Bible dont il portait toujours un exemplaire sur lui.

C'est ainsi que les deux réformateurs se complétaient, Luther donnant à Melanchthon quelque chose de son énergie débordante et celui-ci contribuant à calmer la fougue de son ami.

Luther caractérisa leur collaboration en ces termes pittoresques. « Ma tâche est d'extirper troncs et souches, d'abattre haies et épines, de combler les fossés. Je suis le rude défricheur qui ouvre et dresse la voie. Maître Philippe vient après moi ; il accomplit en silence son œuvre bien nette : il laboure, il plante, il sème, il arrose avec amour selon les riches dons que Dieu lui a faits ». On note ici que Melanchthon fut le premier à établir la différence essentielle qu'il y a entre « la connaissance historique du Christ », connaissance qui ne sauve pas, et la « confiance en la promesse divine ».

Tetzel finit par relever le gant qui lui avait été jeté. N'osant toutefois pas rencontrer en face son redoutable contradicteur, il fit rédiger par ses amis une série de thèses, réfutant celles de Luther, et les soutint devant trois cents membres du clergé, réunis à Francfort-sur-l'Oder.

Comme il s'était bien gardé de convoquer les réformateurs, il remporta une facile victoire, qui tourna cependant à sa confusion. Le peuple allemand, dans son ensemble, voyait plus clair que les ecclésiastiques. Las d'être pressuré par eux, cette tentative de lui extorquer de l'argent par les fausses promesses des indulgences finit par lui inspirer un violent dégoût, surtout parmi la jeunesse universitaire. Les étudiants de Wittemberg réunirent tous les exemplaires des thèses de Tetzel qu'ils réussirent à trouver et les brûlèrent publiquement.

Jusqu'ici le pape Léon X s'était tenu en dehors du conflit, « simple querelle de moines », disait-il, faisant allusion aux rivalités séculaires entre Augustins et Dominicains, ordre auquel appartenait Tetzel. En tant qu'homme d'une haute culture et ami des arts et des lettres, il désirait vivre en paix, mais s'intéressait toutefois aux idées nouvelles, énoncées par Luther, pourvu qu'on les lui présentât sous une forme agréable et spirituelle.

De Luther il parlait avec estime à cause des qualités intellectuelles hors pair qu'il lui reconnaissait. Mais la hardiesse toujours croissante des réformateurs finit par alarmer Léon X, et plus encore ses agents ; ils tremblaient à la nouvelle des mouvements qui se propageaient partout. Il faut dire que les adversaires de la vérité en Allemagne semblaient prendre à tâche de rendre leur position toujours plus précaire, tant par leurs violences que par la faiblesse de leurs ripostes.

Le pape céda enfin aux instances de son entourage et cita Luther à comparaître devant lui dans un délai de soixante jours. Qu'allait faire le réformateur ? Obéir à cette injonction, c'était courir à la mort, s'exposer au même sort que Jean Huss, que Savonarole et tant d'autres qui périrent sous les coups de la papauté.

Le Seigneur ne le permit pas. Il prépara à Luther un protecteur puissant, l'électeur Frédéric de Saxe. Ce prince, quoique effrayé de l'audace de son ami, appréciait fort sa franchise, sa soumission aux Écritures. Bien qu'il n'eût pas attaqué lui-même les abus, il vit avec plaisir qu'un autre s'en chargeait. Il se déclara dès l'abord pour Luther et obtint que celui-ci fût examiné et jugé en Allemagne.

Toutefois Luther avait trop confiance dans le Seigneur et dans la bonté de sa cause pour ne pas repousser toute intervention de ce prince en faveur de la vérité. « Je ne veux pas », disait-il, « que, dans cette affaire, notre électeur, qui est innocent de tout cela, fasse la moindre chose pour défendre mes propositions.

Qu'il tienne la main à ce que je ne sois exposé à aucune violence, s'il le peut sans compromettre ses intérêts. S'il ne le peut pas, j'accepte mon péril tout entier ». Cette fermeté de Luther encourageait ses nombreux amis. Il donnait par là un vivant exemple de sa confiance absolue dans les soins du Seigneur à son égard. « L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas ; que me fera l'homme ? » (Ps. 118: 6).

Changeant donc de tactique, Léon X invita le cardinal Cajétan, son légat à la diète allemande, d'instruire l'affaire et de la traiter en Allemagne. Luther reçut l'ordre de se rendre à Augsbourg. Il répondit immédiatement à cet appel ; par bonheur ses amis montrèrent plus de prudence que lui et lui firent

dire de ne pas comparaître devant le cardinal avant d'avoir reçu un sauf-conduit, dûment signé de l'empereur. Cette pièce se fit attendre quelques jours pendant lesquels Cajétan chercha à circonvenir le réformateur par diverses prévenances.

Il envoya aussi auprès de lui plusieurs de ses partisans qui devaient préparer le terrain soit en ébranlant Luther par la crainte, soit en tâchant de le gagner par des flatteries. Il s'agissait finalement de bien peu de chose, lui disaient-ils ; il n'avait qu'à rétracter ses erreurs, l'affaire d'un mot latin de six lettres : « **Revoco**, je me rétracte ». Mais Luther demeura inébranlable.

Enfin la pièce attendue arriva. Il ne faudrait pas croire qu'en l'acceptant Luther cherchât à s'appuyer sur le bras de la chair. Il voyait simplement son devoir d'obéir aux avis que lui avaient donnés ses amis les mieux intentionnés et même les plus pieux. Le Seigneur tenait sa cause en mains. S'il lui demandait sa vie, il la donnerait joyeusement.

En présence du légat, Luther revendiqua nettement pour lui-même la paternité des thèses de Wittemberg ; il en encourut l'entière responsabilité, ajoutant qu'il était disposé à recevoir instruction, si on le convainquait d'erreur.

Là-dessus le cardinal, résolu à assumer le rôle d'un père bienveillant vis-à-vis d'un fils rebelle, répondit d'un ton tout à fait conciliant, louant même l'humilité de Luther, en exprimant sa joie ; puis il insista auprès de lui pour qu'il reconnût ses fautes, retirât ses propositions et s'abstînt désormais de propager ses opinions.

Luther ayant demandé sur quels points il devrait se rétracter, le légat mentionna la question des indulgences et l'affirmation du réformateur que le salut dépend de la pure grâce de Dieu. Luther ne se refusa point à recevoir de nouveaux enseignements sur les indulgences, sans, bien entendu, s'engager à les accepter.

Quant à l'autre point, il déclara qu'il le maintiendrait jusqu'à la mort, s'il le fallait, puisque le nier, ce serait nier toute l'œuvre rédemptrice de Christ. C'est en vain que Cajétan recourut à tous les moyens pour obtenir de Luther l'aveu qu'il souhaitait de lui extorquer. Prières et menaces demeurèrent

également inutiles, et de même les jours suivants. Luther maintint sa position du début : « Je ne suis qu'un homme », disait-il, « et par conséquent sujet à me tromper. J'ai déjà formulé mon désir de recevoir les instructions et les redressements nécessaires sur les erreurs que je puis avoir commises.

Je ferai tout ce que l'on peut exiger d'un chrétien. Mais je proteste de toutes mes forces contre la méthode suivie dans cette affaire et contre la prétention qu'on énonce de me contraindre à rétracter sans m'avoir convaincu de mes fautes ».

En fait le débat roulait essentiellement sur cette affirmation de Luther que c'est la foi seule qui sauve : « La foi du juste le justifie et lui donne la vie de Dieu ». Il appuyait son assertion sur de nombreux passages de la Bible dont le légat osa prétendre que la plupart n'avaient rien à voir dans la discussion ; c'étaient ceux-là surtout qui le condamnaient. Poussé à bout Cajétan s'écria : « Rétracte, ou bien retire-toi définitivement ! »

Luther obéit respectueusement à cette injonction ; les deux adversaires ne devaient plus jamais se revoir. Pris dans ses propres filets, Cajétan en conçut un violent dépit : « Cet homme », dit-il, « a des yeux profonds et de singulières spéculations dans la tête. Je ne veux plus discuter avec une brute pareille. Son regard perçant en dit trop long sur son caractère malin ».

Pendant cette lutte inégale le bruit se répandit que le cardinal allait recourir à un procédé favori de Rome : faire jeter en prison Luther et son ami Staupitz, supérieur des Augustins, cela malgré le sauf conduit. Un sénateur d'Augsbourg prit ses mesures pour sauver le vaillant champion de la vérité.

Un soir, vers minuit, un pauvre cavalier mal monté, n'ayant ni épée, ni éperons, sortait de la ville par une porte dérobée, accompagné d'un vieux postillon. C'était Luther, sur lequel le sénat veillait. Il arriva, harassé de fatigue, à Wittemberg. Fort irrité de ce que sa proie lui avait échappé, le cardinal somma l'électeur d'envoyer Luther à Rome ou de le bannir de ses États. Le prince remit au réformateur la pièce qu'il venait de recevoir et repoussa le rôle honteux qu'on voulait lui faire jouer.

Dans une lettre humble, mais ferme, adressée au légat, Luther exposa toute sa conduite, l'impossibilité d'une rétractation, puis tout ce qui faisait la base

de sa foi. « Je m'abandonne », écrit-il, « à la miséricordieuse volonté du Seigneur, en quelque manière qu'il dispose de moi, et je lui rends grâce de ce qu'il juge digne un pauvre pécheur, tel que moi, de souffrir dans une aussi bonne et sainte cause ».

Luther jugea opportun d'écrire directement à Léon X, lui disant entre autres son désir d'en appeler du pape mal informé au pape mieux informé. Cette missive, rédigée avec la plus parfaite déférence, ne reçut pas même de réponse.

Là-dessus Luther en rédigea une seconde, dans laquelle il en appelait cette fois du pape à un concile, coup droit porté à l'autorité pontificale, attendu qu'une bulle de Pie II avait décrété l'excommunication majeure contre quiconque, fût-ce l'empereur en personne, se permettrait de mettre en doute la suprématie du pape.

Mais Léon X préférait la diplomatie aux moyens violents et résolut de faire une nouvelle tentative auprès de Luther en recourant à l'intermédiaire du chambellan Miltitz, homme rusé, habile et porteur de magnifiques présents. Encore cette fois, vaine intervention.

Miltitz fit alors citer devant lui Tetzl et lui reprocha amèrement la manière dont il s'acquittait de sa mission. Le malheureux vendeur d'indulgences en fut si affecté qu'il tomba malade. Luther essaya de le consoler en cherchant à tourner ses regards vers le Seigneur, mais sans succès. Peu après, Tetzl mourut de chagrin.

Le docteur Eck, autrefois collègue et ami de Luther, s'était fait un nom par l'âpreté qu'il mettait à combattre la doctrine évangélique. On le connaissait comme remarquablement doué pour la discussion à laquelle il apportait une ardeur belliqueuse et une habileté dignes d'une meilleure cause.

À maintes reprises il avait participé à ces disputes, si goûtées alors ; toujours il avait eu le dessus. Il publia douze thèses, destinées à réfuter celles de Wittemberg. Or la douzième proposition était rédigée de telle façon qu'elle attaquait personnellement Luther dans l'opposition qu'il faisait à la doctrine pontificale.

En effet, s'appuyant sur les meilleurs textes historiques, Luther avait démontré que, dans les premiers temps de l'Église, l'évêque de Rome n'avait jamais songé à régner sur toute la chrétienté : si donc il y prétendait maintenant, c'était pure usurpation de sa part.

Malgré les conseils de ses amis, qui redoutaient les savants sophismes du docteur Eck, Luther résolut de lui tenir tête, bien que la nature même du débat causât à ses partisans les plus vives appréhensions.

Mais le duc Georges de Saxe (qu'il ne faut pas confondre avec l'électeur), grand zéléateur du catholicisme, provoqua le débat en adressant d'amers reproches à ceux qui cherchaient à l'éviter, entre autres à l'évêque de Mersebourg, sur le territoire duquel se trouvait Leipzig, où les adversaires devaient se rencontrer ; or l'évêque n'avait pas commis d'autre offense que celle de déclarer qu'il estimait la dispute parfaitement oiseuse.

Une foule nombreuse assista au débat : nobles, savants, professeurs ; il dura une semaine environ. Luther fit preuve d'une connaissance extraordinaire de la Bible, domaine dans lequel Eck se montra tout à fait inférieur, puis aussi d'une documentation historique telle que, plusieurs fois, il confondit son adversaire par des arguments tirés de Pères de l'Église les plus réputés.

Il démontra, par les Écritures, que l'Église n'a qu'un Chef, qui est le Christ, citant entre autres Ps. 110:1: « L'Éternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ».

Eck crut le confondre en le traitant de Hussite, de Bohême, d'hérétique, à quoi Luther répondit sans hésiter que, parmi les affirmations de Huss, il en était plusieurs tout à fait conformes aux enseignements de la Parole de Dieu, celle-ci entre autres : « Il n'est pas nécessaire pour le salut de croire l'Église romaine supérieure aux autres ».

« Peu m'importe », ajouta-t-il, « que cette parole soit de Huss ou de Wyclif ; c'est la vérité ; il ne m'en faut pas davantage ». Et il résuma en ces termes la position qu'il prenait : « Le docteur Eck évite les Écritures tout autant que le diable s'enfuit, dès qu'il voit la croix. Pour ce qui me concerne, tout en protestant de mon respect à l'égard des Pères de l'Église pour autant qu'ils

sont dans la vérité, je mets infiniment au-dessus d'eux la Parole de Dieu. C'est sur ce point que j'attire instamment l'attention de ceux qui nous écoutent ». Comme enfin, au sujet de Huss, Eck lui opposait les décisions du concile de Constance, Luther déclara, sans ambages, que n'importe quel concile peut se tromper ; que seule la Bible est infaillible.

Eck visait à provoquer de la part de son antagoniste des affirmations de cette nature. Il y réussit et la dispute de Leipzig eut ainsi pour Luther cet avantage inappréciable de l'amener à prendre nettement position vis-à-vis de différents points sur lesquels il ne s'était pas encore prononcé. Il apparut donc à Leipzig, plus qu'il ne l'avait jamais été, comme le champion indéfectible de la vérité. C'est ainsi que, du mal que les hommes cherchent à perpétrer, le Seigneur sait tirer du bien ; pourvu que ceux qui sont sur la brèche s'attendent entièrement à lui, leur dépendance à l'égard de sa volonté tournera à sa gloire.

Dans des lettres privées du docteur Eck, qui ont été conservées, celui-ci avoue que, sur nombre de questions, il subit une défaite complète, qu'il s'efforce d'expliquer par les motifs qu'on devine.

Dans le monde théologique de Leipzig on proclama la victoire pleine et entière du champion catholique. À cette assertion on opposera l'opinion d'un témoin modeste et impartial, Mosellanus, qui s'exprime en ces termes. « À entendre ceux qui ne comprennent rien aux sujets de discussion, Eck remporta un triomphe éclatant.

Mais, aux yeux des gens instruits et intelligents, c'est Luther qui resta maître du champ de bataille ». Un fait demeure : sans entrer le moins du monde dans les innombrables arguties théologiques, alléguées au cours de la dispute, la cause de la vérité s'impose par sa simplicité même.

Ce qui le prouve entre autres, c'est la renommée désormais acquise par l'université de Wittemberg où Luther professait toujours. On voyait jusqu'à quatre cents étudiants à la fois suivre ses cours, à tel point qu'ils avaient grand'peine à se loger dans la ville. Cette extraordinaire puissance d'attraction ne suffit-elle pas à démontrer la valeur du message que proclamait le réformateur ?

Ce message se répandit rapidement hors d'Allemagne. Froben, le célèbre imprimeur bâlois, éditait les œuvres de Luther ; elles s'écoulèrent aussitôt parues. Six cents exemplaires pénétrèrent en France. On les accueillit avec transports en Angleterre.

Des négociants espagnols les traduisirent en leur langue et les expédièrent d'Anvers dans leur patrie. Calvi, un savant libraire de Paris, en introduisit un gros ballot en Italie. Et Froben d'écrire à ce propos à Luther. « J'ai tout vendu à dix exemplaires près. Jamais spéculation éditoriale ne m'a aussi bien réussi ». À quoi le réformateur lui répondit : « Je me réjouis avec vous de ce qu'on trouve plaisir à la vérité, bien qu'elle s'exprime sans grand savoir et en bégayant ».

La dispute de Leipzig amena Luther à rompre les derniers liens qui le rattachaient encore à l'Église romaine. Jusqu'ici il avait toujours souhaité opérer une réforme au sein même de l'Église. Il en comprit l'absolue impossibilité. « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ! Et sauvez chacun son âme de l'ardeur de la colère de l'Éternel » (Jér. 51: 45).

Eck lui révéla que la suprématie que Rome prétend exercer tire son origine de l'ambition d'un parti et de la crédulité ignorante d'un autre. « Apprenez par mon exemple », écrivit Luther, « combien c'est chose malaisée de « désapprendre » les erreurs qui courent le monde entier et qui, par suite d'une longue accoutumance, nous sont devenues une seconde nature.

Voici sept ans que je lis les Saintes Écritures et que je les expose avec zèle, à tel point que je les sais presque par cœur. Je possédais aussi les prémices de la connaissance et de la foi au Seigneur Jésus Christ ; cela signifie que je savais que nous sommes justifiés et sauvés, non par nos œuvres, mais par la foi en Christ.

J'ai même soutenu publiquement que ce n'est point par droit divin que le pape prétend à la suprématie de l'Église chrétienne. Et cependant je n'avais pas vu la conclusion de toute mon attitude, à savoir la nécessité catégorique et indubitable de proclamer que la papauté est du diable. Car ce qui n'est pas de Dieu est du diable ».

APPLICATIONS

1) Soyons reconnaissants au Seigneur d'avoir providentiellement préparé le terrain à l'arrivée de la réforme par des hommes tels que Wyclif, Jean Huss, Jérôme de Prague et d'autres. Louons le Seigneur de les avoir soutenus dans leur lutte héroïque pour la promotion de la vérité, parfois même au prix de leur vie.

2) Apprécions le rôle essentiel des Saintes Écritures dans l'arrivée de la Réforme. Voyons également que les ennemis de l'Évangile évitent à tout prix de les utiliser.

3) Louons le Seigneur d'avoir donné un courage et une énergie si puissante à Martin Luther. Remercions également Dieu d'avoir protégé Luther contre les intentions malveillantes de ses ennemis.

**QUE NOTRE GRAND DIEU SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ À TOUT
JAMAIS POUR SA GLORIEUSE SOUVERAINETÉ ET SA GRÂCE
POUR LA PROTECTION ET LA PROMOTION DE LA VÉRITÉ!**

A M E N !